Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite)

Armand Yon

Volume 20, numéro 1, juin 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302541ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302541ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yon, A. (1966). Les Canadiens français jugés par les Français de France, 1830-1939 (suite). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 20(1), 56-74.
<https://doi.org/10.7202/302541ar>

Un siècle d'opinion française

LES CANADIENS FRANÇAIS JUGÉS PAR
LES FRANÇAIS DE FRANCE *
1830-1939

1re partie

LES PEINTRES DE LA VIE CANADIENNE
(suite)

II. UNE ÈRE DE CRITIQUE (1880-1914)

§ 9. *Journalistes et gens de lettres*

Comme il était à prévoir, la plupart de ces témoins qui décrivirent et expliquèrent le Canada à leurs compatriotes furent des littérateurs de profession. Dans le nombre, on distingue des journalistes, des critiques littéraires, des romanciers plus ou moins en renom, dont certains firent vraiment œuvre de romanciers en publiant des ouvrages d'inspiration ou d'ambiance canadiennes.

Pour le jeune Français instruit, cultivé même, ayant souvent fait son droit, et qui rêvait de s'établir au Canada, une carrière semblait s'offrir où il pût se croire supérieur aux Canadiens de l'époque: le journalisme. N'était-il pas, en règle générale, pourvu d'un vocabulaire plus riche, d'une plus grande facilité d'élocution et parfois même d'un certain "bagout"? C'est sans doute ce que pensèrent, au cours du XIXe siècle, maints propriétaires de journaux qui en confièrent la rédaction et quelquefois même la direction à des écrivains venus de France. Aux yeux de certains, à ces considérations s'ajoutait cette autre, d'ordre pratique: des Français se montreraient plus indépendants du clergé canadien.

* Voir notre *Revue*, XVIII: 321-342, 517-533; XIX: 56-83, 254-269, 443-462, 566-584.

Pour trouver des auxiliaires de ce genre, point n'est besoin de remonter jusqu'à Fleury Mesplet¹, "citoyen français de Philadelphie", qui dirigea la *Gazette de Montréal*, ni même à Napoléon Aubin², Parisien facétieux et mordant, arrivé à Québec dès 1834, fondateur du *Fantasque*, puis de la *Tribune*: il suffira de mentionner le catholique Pierre Aubry, si longtemps rédacteur au *Courrier du Canada*, et Jules Helbronner, israélite, qui, pendant de nombreuses années, présida aux destinées de *La Presse*, à Montréal.

Un cas bien particulier est celui de Charles Savary, ancien député de la Manche, et même sous-secrétaire d'Etat à la Justice, qui, à la suite de déboires financiers et de démêlés politiques, dut s'exiler, et s'en fut s'établir à Ottawa en 1882. Il y trouva un modeste emploi de fonctionnaire, avec l'avantage de pouvoir collaborer à divers journaux de la capitale. Issu d'une famille de magistrats, il était lui-même docteur en droit. Catholique libéral, il appartenait à l'école des Montalembert et des Tocqueville. A sa mort, survenue en 1889, dès l'âge de 44 ans, on réunit sous le titre de *Feuilles volantes*³ ses principaux articles, dont une étude assez intéressante sur la critique littéraire au Canada.

D'opinions bien différentes s'avéra Paul-Marc Sauvalle, arrivé au Canada vers 1890, alors qu'il avait 33 ans, en passant par la Louisiane et le Mexique. Il est mort dans sa patrie d'adoption en 1920, après avoir collaboré d'abord à *Canada-Revue*, périodique nettement anticlérical dont il fut quelque temps rédacteur en chef, puis, sous divers pseudonymes, à plusieurs journaux⁴. Dans un livre de jeunesse, *Louisiane, Mexique, Canada*⁵, il trace un joli portrait de la Canadienne. Au demeurant, il ne reste de lui qu'un maigre bagage, et, si son nom est encore connu des Canadiens, c'est grâce à sa femme, protestante et auteur, vers 1907, du "best seller" *Mille questions d'étiquette* !

Pourvu d'une plume alerte et d'une riche expérience de la vie, le mieux doué de ces exilés volontaires fut peut-être Auguste

¹ Originaire du diocèse de Lyon, Fleury Mesplet (1735 ?-1794) était surtout imprimeur, mais conserva la haute main sur la rédaction de sa *Gazette*.

² Né à Paris en 1812, Aubin serait, en effet, arrivé au Canada en 1834 (Cf. Le Jeune, *Dict. général du Canada*, art. *Aubin*).

³ C. Savary, *Feuilles volantes* (Ottawa, Mason, 1890), in-18, 518 p.

⁴ Sur Sauvalle (1857-1920), cf. Marcel Trudel, *L'influence de Voltaire au Canada*, II: 183-185, 248.

⁵ P.-M. Sauvalle, *Louisiane, Mexique, Canada* (Montréal, 1891).

Achintre ⁶. Natif de Besançon, tour à tour officier de cavalerie, prix de tragédie au Conservatoire, auteur dramatique qu'on joua, homme d'Etat en Haïti — pays qui lui confia même un illusoire poste d'ambassadeur à Washington ! — Achintre finit par se fixer à Montréal, où il fournit une belle carrière de journaliste. Malheureusement, on n'a de lui que des articles épars. *Paris-Canada* en reproduisit, dont l'un sur l'*Erablière canadienne*. Le manuscrit de son meilleur ouvrage, abondant en appréciations sur le Canada et les Canadiens, disparut dans l'incendie qui rasa les locaux de son imprimeur. C'était le récit d'un voyage fait par l'auteur *De l'Atlantique au Pacifique*, et jusqu'au fond de la Colombie britannique, encore si mal connue en 1875. Il n'avait que 52 ans quand il décéda, en 1886. On regrettera qu'il n'ait pas laissé de *Mémoires*.

Les reportages sur le Canada, comme sur tant d'autres pays, commencent alors à pulluler, et il ne saurait être question de les énumérer tous ici. Deux seulement retiendront notre attention, mais le moins mauvais des deux est loin de valoir les enquêtes plus anciennes de Molinari.

Après avoir étudié chez eux les *Yankees fin-de-siècle* ⁷, Stéphane Jousselin, envoyé en Amérique par le journal *le Siècle*, voulut se payer, comme il dit, "un petit tour en France". Une course rapide de Montréal à Ottawa ne pouvait livrer que des aperçus assez flous, et le style à effet qu'adopte notre journaliste n'arrive pas à masquer la pauvreté du fond. A côté de quelques traits justes, que de fantaisies, que de faussetés, que de grossièretés même ! On était en 1890, époque de colonisation intense, et Jousselin nous parle avec une certaine sympathie du curé Labelle ; mais c'est le seul représentant du clergé canadien à trouver grâce devant notre voyageur, qui "exécute" avec la même désinvolture prêtres, journalistes et hommes d'Etat canadiens. Il doute même de leur patriotisme et les plaint de se voir si aplatis devant "le dieu Dollar allié au dieu Clergé" ⁸. L'organe canadien de Paris se montra fort agacé par ce reportage. Au Canada, ce fut bien autre chose, et l'on put entendre, dix ans plus tard, un jeune et brillant avocat, Me Aegidius Fauteux, qualifier l'auteur de "chiffonnier, armé d'un crochet, et qui ra-

⁶ Dans son *Dictionnaire*, le P. LeJeune consacre à Auguste Achintre (1834-1886) un article détaillé.

⁷ S. Jousselin, *Yankees...* (Paris, Ollendorf, 1892), in-18, 334 p.

⁸ *Op. cit.*, 230.

massa dans l'ordure ses insultes et ses calomnies"⁹. N'est-ce pas trop d'indignité — ou d'honneur — pour un piètre folliculaire ?

Jules Huret, correspondant du *Figaro*, fut un publiciste de meilleure veine ; mais ses reportages en Allemagne et en Amérique — lesquels firent presque sensation au début du siècle — méritaient-ils tant d'éloges ? On en doutera après avoir lu les pages qui concernent le Canada¹⁰.

"L'homme, a-t-on dit de lui, était probe, affable et d'un caractère toujours égal"¹¹. C'est probable, mais le journaliste n'était pas cet écrivain de grande classe, soucieux d'aller au fond des problèmes, de les retourner sur toutes leurs faces et de ne conclure, à l'instar d'un Molinari, qu'à bon escient. Les procédés de Huret apparaissent bien sommaires, lorsque, par exemple, il pénètre à l'improviste chez un "fermier rustique (*sic*) qui avait conservé le langage et l'accent du terroir normand"¹², et lui demande à brûle-pourpoint ce qu'il sait de la France, et de la Normandie en particulier... L'autre, en paysan d'abord, en vieux Normand ensuite, demeure plutôt réticent, comme le serait, en France, un campagnard ainsi mis au pied du mur par quelque inquisiteur canadien... Et le bon Huret de conclure, bien à la légère, que "rien ne subsistait plus, au bout de quelques générations, de ce qui avait été le Français d'autrefois"¹³.

Heureusement, après deux chapitres d'observation directe — mais combien superficielle ! — sur *Montréal et les Iroquois*, *Québec et les Hurons* — on lira avec profit une trentaine de pages sur *la Richesse du Canada*, mais elles eussent pu être tout aussi bien écrites en France, à l'aide des statistiques officielles. Le meilleur passage est celui où l'auteur interviewe Henri Bourassa, député, sur le patriotisme des Canadiens français et leur attitude devant l'impérialisme britannique naissant¹⁴.

Quel cas faut-il faire de témoignages, d'opinions sollicités directement par des journalistes ? Ils perdent évidemment tout

⁹ Conférence faite au Cercle Ville-Marie, Montréal, le 10 décembre 1901. Texte, les 3 jours suivants, dans *la Patrie* (cf. n° du 14 décembre).

¹⁰ J. Huret, En Amérique: *De San Francisco au Canada* (Paris, Charpentier 1911), in-16, 564 p.

¹¹ Maurice Enoch, *Larousse mensuel* (mai 1915) : 433.

¹² Huret, *op. cit.* : 418.

¹³ *Ibid.* : 419.

¹⁴ *Ibid.* : 435-454.

attirait de spontanéité et parfois d'indépendance, puisque, destinés à la publication, ils ne peuvent guère être que favorables, voire flatteurs... Cependant, il n'est pas sans intérêt de rappeler ici une initiative prise par le journal *Le Canada*, de Montréal, en avril 1905. On était au lendemain de l'Entente cordiale, et ce quotidien du matin, de tendances francophiles, mais plutôt "avancées", chargea son correspondant parisien, B.-C. Moras, d'interroger "les représentants les plus autorisés de la pensée française". La question posée était la suivante: *Quelles doivent être les relations de la France et du Canada au double point de vue économique et intellectuel ?* On devait répondre par écrit.

Parmi les personnes pressenties figuraient des hommes politiques, des économistes, des universitaires et force "hommes de lettres". Sans parler de ceux qui firent simplement la sourde oreille, certains s'excusèrent, prétextant, qui un voyage à faire (le député Denys Cochin), qui une discussion à la Chambre (Ribot), ou encore, comme Ernest Daudet, le classique "surcroît de travail"... L'un des premiers à répondre fut André Siegfried, qui avait alors un peu plus de trente ans, connaissait déjà le Canada pour l'avoir visité deux fois, et travaillait à son premier ouvrage canadien sur les deux Races. Il déplore que le traité de commerce franco-canadien, dont il est question depuis si longtemps, n'ait pu être conclu. Il souhaite aussi qu'au lieu d'envoyer tant d'étudiants à Louvain et à Fribourg, par crainte de l'ambiance parisienne, on les dirige plutôt vers Paris, "centre unique et magnifique de notre civilisation", car, ajoute-t-il, "ce n'est ni en Belgique ni en Suisse, mais en France qu'il faut venir chercher le véritable esprit français". Et de conclure: "N'est-ce pas par la jeunesse que nos relations gagneront le mieux en intimité?"¹⁵.

Albert Métin, professeur à l'Ecole des hautes études commerciales et à l'Ecole coloniale, venait de séjourner pour la seconde fois au Canada. Il en rapportait les matériaux d'une thèse sur la Colombie britannique¹⁶, qui allait lui valoir le grade de docteur. Métin ne voit pas, lui non plus, pourquoi on ne se hâte pas de signer cet accord commercial, puisque les productions des deux pays, "loin de se faire concurrence, se complètent". Il ne s'explique pas davantage que l'enseignement, au Canada français, "depuis l'école du village jusqu'à l'université", reste entre

¹⁵ *Le Canada*, n° du 11 mai 1905. "B.-C. Moras" était le nom de plume de Th. Beauchesne.

¹⁶ A. Métin, *La Colombie britannique: étude sur la colonisation au Canada* (Paris, A. Colin, 1908), in-8, 432 p. Fig., cartes.

les mains de l'Eglise: "Ainsi n'est-il pas accommodé aux besoins de notre temps". C'est une anomalie, "surtout dans un pays neuf où l'exploitation économique est la principale occupation". Il faudrait pousser plus activement, là-bas, l'étude des sciences. Mais, l'auteur a soin de faire remarquer qu'au cours de ses voyages, "il n'a jamais caché ses opinions", en évitant toutefois de leur donner [comme certains] "une forme grossière et blessante" ¹⁷.

Chacun a évidemment son point de vue. Président de la Société des Gens de lettres, Marcel Prévost, lui, s'en tient aux relations d'ordre littéraire entre les deux pays, et, comme la loi des Droits d'auteurs n'est pas encore reconnue outre-Atlantique ¹⁸, "il est déplorable, écrit-il, que jusqu'ici les auteurs français aient vu leurs œuvres pillées dans le Dominion" ¹⁹.

Le témoignage le mieux tourné, plein de nuances et relevé d'une pointe de sentiment, devait émaner tout naturellement d'une femme. Mme Juliette Adam, dont le salon était l'un des plus fréquentés de Paris, avait déjà accueilli chez elle maints Canadiens. Le 15 mai 1902, on y avait entendu Louis Herbette dans une causerie sur le Canada, en présence de personnalités canadiennes, dont Tarte et Dansereau. Vers le même temps, Mme Adam adressait à une femme de lettres de Montréal, Mlle Barry, des lignes fort sympathiques pour le "lancement" de sa revue, le *Journal de Française* ²⁰.

Quoiqu'elle fût alors en voyage, Mme Adam fit à l'enquête de Moras une réponse enthousiaste, insistant pour qu'on multiplie les rapports intellectuels — on ne disait pas encore *culturels* — tous profitables aux Français comme aux Canadiens, ces "frères de race, ces rejetons francs-de-pied, merveilleux pour la greffe et qui trouvent en nous l'espèce vieillie, mais aux fruits savoureux" ²¹.

Plusieurs, tels Yves Guyot, E. Fournière, directeur de la *Revue socialiste*, R. de Marmande, le professeur Paul Viollet, de l'Institut, préconisent déjà l'échange de conférenciers entre les deux pays, avec des cours en France sur l'histoire du Canada

¹⁷ *Le Canada*, n° du 11 mai 1905.

¹⁸ *Op. cit.*, n° du 25 avril 1905.

¹⁹ Elle ne devait entrer en vigueur qu'après la Convention de Rome, le 2 juin 1928.

²⁰ Juliette Adam, *Aux Canadiennes françaises*, lettre parue dans le *Journal de Française* du 20 mars 1902: 2.

²¹ *Le Canada*, n° du 25 avril 1905.

et des cours au Canada sur la France moderne. Guyot va jusqu'à énumérer les qualités dont devrait être pourvu le professeur français ! Viollet, qui semble avoir une vue très nette de la situation, estime qu'il est déjà bien tard pour commencer, car les deux peuples se sont laissé entraîner, chacun de son côté, par des courants contraires. Dans cette reprise de contact, il faudra user de circonspection, car "nous sommes d'une part, nous autres Français, en proie à une propagande anti-chrétienne dont on ne doit pas, si on aime la France d'outre-mer, faciliter le succès au Canada ; nous sommes, d'autre part, livrés aux efforts outranciers et désordonnés de braves gens qui méconnaissent comme à plaisir tout ce qu'il y a de noble, d'humain, de généreux dans l'esprit moderne" ²².

Parmi les *dii minores* interrogés, l'un des plus diserts et des plus prodigues de conseils : voie ferrée Canada-Labrador, tunnel sous la Manche, etc. — a nom Paul Vibert. Le moment est venu de parler du volumineux factum qu'il devait publier en 1908 sous le titre de *La Nouvelle-France catholique* ²³. Fils de Théodore Vibert, homme de lettres de quelque notoriété, Paul, qui accola plus tard le prénom de son père au sien, se signala d'abord par quelques articles, assez incolores, qu'on trouve reproduits dans le *Paris-Canada* de 1886. Avait-il déjà visité le Canada ? C'est probable, car, en 1892, il s'inscrit au Commissariat de Paris comme habitant Montréal. En 1905, il est en France, "conseiller du Commerce extérieur de la France" ²⁴. Il avait dû, étant au Canada, prendre copie des papiers relatifs aux démêlés de l'Institut canadien, présidé par Dessaulles ²⁵, avec Mgr Bourget, évêque de Montréal. Toujours est-il que c'est cette documentation indigeste et vieillie que ledit Vibert entend servir au public français, en l'entourant de commentaires.

Et quels commentaires ! "Comme en Espagne, comme en Belgique, comme en Italie, comme au Mexique, écrit-il entre autres, le clergé catholique est un obstacle absolu au développement du progrès et de la civilisation au Canada ²⁶." A l'en croire, les curés canadiens sont "de terribles pince-sans-rire, à la manière sombre de Torquemada", et "souvent des satyres" ! Si

²² P. Viollet, *Le Canada*, n° du 25 avril 1905.

²³ P. Vibert, *La Nouvelle-France catholique* (Paris, 1908).

²⁴ D'après *Paris-Canada*, 15 avril 1905.

²⁵ Louis-Antoine Dessaulles (1819-1895), médecin, homme politique canadien, fervent libéral, fondateur du (premier) *Pays*. Mort à Paris.

²⁶ Cf. *La Nouvelle-France*..., p. 73, 74, 162 : passages déjà cités par M. M. Trudel, dans *L'influence de Voltaire*..., II : 173.

donc on veut échapper au péril, il n'y a qu'un remède: "séparation des Eglises [et] de l'Etat". Ajoutons que Vibert n'hésite pas, en se les annexant, à compromettre des Canadiens qui n'étaient pas "suspects", ou avaient cessé de l'être: c'est ainsi qu'il dédiera son réquisitoire à la mémoire du poète Louis Fréchette, qui venait de mourir.

Tel est sans conteste le pamphlet le plus violent qu'ait jamais écrit un Français contre le clergé canadien; mais c'est aussi le plus inepte, où il n'y a pas même, comme chez Vignes, le moindre enseignement positif à glaner. C'est vraiment le pavé de l'ours! Cette grosse machine demeura certainement sans effet sur l'opinion française, tout comme ces anciens canons, chargés jusqu'à la gueule, mais qui, faute d'être bien pointés, produisaient plus de bruit que de mal ²⁷.

Au cours du XIXe siècle, les auteurs français ne s'étaient guère souciés de la littérature canadienne, qui se trouvait d'ailleurs en enfance, ou peu s'en faut. Des articles avaient paru pour saluer la naissance de quelque œuvre importante, telle que l'*Histoire* de Garneau, accueillie vers 1850 par Théodore Pavie. Le consul Lefaivre, on s'en souvient, avait fait en 1877 une conférence sur les Lettres au Canada. Nous avons aussi le texte d'une causerie de Xavier Marmier, en 1880, sur le même sujet ²⁸. C'était le moment où le poète Louis Fréchette voyait ses *Fleurs boréales* et ses *Oiseaux de neige* couronnés par l'Académie française: on parla du Canada, dans les journaux, comme on n'en avait encore jamais parlé! Encouragé, Fréchette, en 1887, publiait à Paris sa *Légende d'un peuple*, et Jules Claretie honorait d'une préface l'ouvrage du "Victor Hugo canadien" ²⁹.

Mais ce n'étaient là qu'incidents passagers, essais fragmentaires. Il faudra attendre le début de notre siècle pour rencontrer un critique qui ait osé entreprendre, à l'aide d'une double galerie de portraits littéraires, une étude plus poussée de la prose et de la poésie canadiennes, depuis leurs origines jusqu'à 1900... En 1899, Charles ab der Halden était professeur à

²⁷ Avec le pamphlétaire De Marmande et le romancier Diraison, ce compilateur haineux fut dûment fustigé par H. de Bruchard (*Rev. Critique*, 25 décembre 09).

²⁸ X. Marmier, *Littérature française au Canada* (Paris, 1880), in-12, 36 p.

²⁹ Après la mort de Marmier (1892), Jules Claretie avait été choisi par les littérateurs canadiens comme leur nouveau "parrain" à l'Académie. Il assista à de nombreuses réunions canadiennes tenues à Paris, et l'on rencontre souvent son nom dans les colonnes de *Paris-Canada*.

l'école — pas encore le lycée — Jean-Baptiste-Say. Il venait de publier chez Lemerre un volume de vers, *la Veillée des Armes*, et, dans le salon de Mme Henri de Villeneuve, on l'avait entendu lire un premier essai sur Octave Crémazie, "poète romantique canadien", qu'ignoraient certainement la plupart de ses auditeurs³⁰. Un peu plus tard, en avril, il donne à Auteuil une conférence sur "Le Canada français, d'après sa littérature et ses chansons populaires".

Ab der Halden avait ainsi trouvé une veine qu'il devait continuer d'exploiter. Entre-temps, paraissaient dans la *Revue d'Europe* d'autres essais de lui qu'il réunit (1904) en un fort volume: ses *Etudes de littérature canadienne*³¹. Ce fut une révélation pour le public français, qui assista ainsi à l'éclosion, puis aux développements lents mais toujours progressifs de cette littérature-sœur. L'auteur y consacrait des chapitres spéciaux au mémorialiste Aubert de Gaspé, à Crémazie, au romancier Gérin-Lajoie, créateur du type de Jean Rivard le défricheur, enfin à Louis Fréchette. Mis en appétit, notre critique poursuivit sa tâche, et, en 1907, donna ses *Nouvelles Études*...³², parues à Paris avec co-éditeur à Montréal. Il y avait là des essais sur les vieilles chansons, sur le prosateur Arthur Buies, les poètes Lozeau, Nelligan et quelques autres. Toutefois, certains articles de revues sur Papineau, "Françoise", le poète Poisson et autres ne furent pas recueillis.

Notre critique s'était créé de nombreuses relations canadiennes. En collaboration avec l'auteur, il avait tiré une pièce de *Ribaud*, œuvre du Dr Choquette. Invité à diverses reprises, comme jadis Rameau de Saint-Père, à visiter un pays dont il avait su si bien écrire, il allait céder aux instances de son ami l'abbé Casgrain, lorsque celui-ci mourut à Québec, en 1904. En 1909, nous verrons encore Ab der Halden accueillir chez lui, à Saint-Amand, où il était inspecteur de l'enseignement primaire, le professeur C.-J. Magnan, futur surintendant de l'Instruction publique au Québec³³.

Désormais, les Français qui passeront quelque temps au Canada ne manqueront pas de s'intéresser à sa jeune littérature.

³⁰ Parmi ceux-ci on remarquait: le commissaire Hector Fabre, l'abbé Casgrain, M. et Mme Rameau de Saint-Père, Mme Th. Bentzon.

³¹ Ch. Ab der Halden, *Etudes de littérature canadienne* (Paris, Rudeval, 1904), in-8, civ-352 p. Introd. de Louis Herbette.

³² Id., *Nouvelles études de litt. canadienne française* (Paris, Rudeval; Montréal, Beauchemin, 1907), in-8, xvi-380 p.

³³ D'après le chan. Lorain, *Autour du Congrès*...

Ceux qui, à l'exemple du professeur Louis Arnould ³⁴, entendront laisser une étude d'ensemble sur le pays, éprouveront le besoin de consacrer au moins un chapitre de leur livre à l'évolution des lettres sur les bords du Saint-Laurent, et les plus grands critiques français, tels André Bellessort, ne dédaigneront pas, à l'occasion, d'écrire sur le même sujet ³⁵.

Qui se souvient encore de Paul Saunière ³⁶, auteur du *Roi Misère*, de *Flamberge* et d'une vingtaine d'autres romans-feuilletons ? Il avait été en sa jeunesse secrétaire — et bien un peu collaborateur — d'Alexandre Dumas. En 1884, avec cinq autres passagers, dont Edmond Blanc, le propriétaire, Saunière fit la traversée de l'Atlantique sur la *Nubiennne*, yacht de luxe qu'allait racheter peu après le millionnaire Menier. C'est un Journal de bord que Saunière nous livre, la même année, sous le titre de *A travers l'Atlantique* ³⁷. Partis du Havre le 10 juin, on était devant Québec le 23. La population, assure notre auteur, s'intéresse beaucoup "au costume tout parisien, aux poufs et aux chapeaux de nos compagnes de voyage" ... Puis on se rendit pour quelques jours à Montréal, où Saunière semble avoir admiré deux aspects bien différents de la vie montréalaise: le cimetière et les pompes à incendie ! Tout comme Marcel Prévost, il a été "pillé" par les journaux canadiens. Il s'en plaint amèrement à un homme de la profession, lequel, en bon Normand, lui fait cette jolie réponse: "Vous protestez ? Au contraire, la France et la Société des Gens de lettres devraient nous remercier: c'est grâce à vos journaux — et à vos feuilletons, surtout — que nous entretenons au Canada le goût de la langue française et que nous lui conservons son indépendance !" ³⁸.

Non moins oublié aujourd'hui, Valbert Chevillard fit représenter en son temps nombre de saynètes et de comédies. Il signa aussi un recueil de *Contes à la minute*. Dans *Paysages canadiens*, il nous relate le séjour qu'il fit en Nouvelle-France d'août à octobre 1890. Le livre fut assez fraîchement accueilli

³⁴ Auteur de *Nos amis les Canadiens*, dont il sera question plus loin.

³⁵ Bellessort est mentionné par Fauteux (*la Patrie*, 15 décembre 1935) comme ayant visité le Canada en 1914. Sous le titre de *Reflets de la vieille Amérique* (Perrin, 1923), il a réuni divers articles, dont deux concernent le Canada: *Les souvenirs d'un seigneur canadien* (Ph. Aubert de Gaspé), 216-258; *Une grande Française: la mère Marie de l'Incarnation*, 259-313.

³⁶ Paul Saunière (1837-1894).

³⁷ P. Saunière, *A travers l'Atlantique* ... (Paris, Dentu, 1884) in-18, 350 p.

³⁸ *Op. cit.*: 90, 120.

par le critique de *Paris-Canada*, qui accuse l'auteur d'être un Parisien impénitent : "Parisien d'habitudes et d'imagination, il ne peut voir, sentir, juger qu'en Parisien. Le reste de l'univers... le fait bâiller³⁹." N'importe. Si Chevillard est un tantinet snob et se targue de ses brillantes relations, ses *Paysages* sont bien observés et dessinés d'un crayon agréable. On les revoit avec plaisir.

Rival, ou plutôt successeur d'Octave Feuillet dans les faveurs du *high life*, le romancier Léon de Tinseau fit, le même été, une croisière dans l'Atlantique et le Pacifique. Sa relation de voyage⁴⁰ n'est pas de si bonne encre que ses romans et nouvelles. Tinseau, c'est l'aristocrate de vieille souche, un peu désabusé, qui ne veut rencontrer que le beau monde. Il consacre quelque vingt-cinq pages au Canada. La seule perspective de visiter ce pays l'enchantait. Il comptait y retrouver tout un noble passé, ou, comme il le dit avec plus d'emphase, "des perles tombées de la couronne de saint Louis : la religion de nos pères, notre belle langue, nos mœurs, notre architecture et jusqu'aux noms familiers" à son oreille. Au moins l'architecture l'aura déçu : "Québec, confesse-t-il, a l'aspect d'une ville pauvre, terriblement montueuse, et qui semble la capitale du royaume du bois⁴¹."

C'est en 1893 que Paul Bourget séjourna aux Etats-Unis, dont il rapporta les deux volumes d'*Outre-Mer*. L'académicien passa aussi quelque temps au Canada, et l'on pourrait se demander — comme le firent alors nombre de Canadiens, — pourquoi il n'a rien dit de la Nouvelle-France. A ceux qui lui manifestèrent leur surprise, le romancier répondit : "*Outre-Mer* est un livre qui a pour but d'établir avec preuves à l'appui quelques idées sur la façon dangereuse dont la France pratique la démocratie⁴²."

L'année suivante (1894), c'est Alphonse Allais que l'on voit au Canada. Cet écrivain, dont l'humour "à l'anglaise" n'a pas vieilli, puisqu'on réédite encore ses œuvres, s'était embarqué avec Paul Fabre, fils du Commissaire canadien à Paris.

³⁹ V. Chevillard, *Paysages canadien* (Paris, Lemerre, 1891), in-18, 225 p.

⁴⁰ L. de Tinseau, *Du Havre à Marseille...* (Paris, Calmann-Lévy, 1891), in-8, 331 p., 2e éd. Nous aurons à reparler de Tinseau en traitant de quelques romans "canadiens".

⁴¹ *Op. cit.* : 52, 59.

⁴² Cette déclaration se trouve dans *Paris-Canada* du 15 février 1895.

Le jeune Fabre devait retrouver à Montréal ses cousins Edouard et Arthur Surveyer, et tous trois eurent vite fait de montrer et d'expliquer leur pays à ce "grand garçon [de 40 ans] aux épaules carrées, au long visage moustachu, aux yeux bleus, à la démarche flegmatique", célèbre autant par ses œuvres "anthumes" (comme il disait), que par ses inventions abracadabrantes, dont la plus connue est son aquarium opaque "pour poissons timides".

Les joyeux drilles s'étaient rencontrés souvent à table, devant les spécialités les plus représentatives de la cuisine canadienne. Grand amateur de franches lippées, Alphonse Allais n'aura garde de l'oublier. En présentant au public son *Captain Cap*, "les Canadiens, charmants enfants, assure-t-il, sont comme qui dirait les Gascons transatlantiques, et Cap a beaucoup du caractère canadien". On ne saurait, en tout cas, douter de son penchant pour la blague, lorsque ce marin pour rire nous narre sérieusement la découverte faite par lui, à Arthurville (province de Québec), d'une carrière de charcuterie ("Meatland"), dont il existe d'ailleurs un "dépôt" à Paris, dans "le vaste immeuble qui fait le coin de la rue des Martyrs et du boulevard Saint-Michel" ⁴³.

Pierre Veber, conteur et auteur dramatique, travaillait en 1904 pour le compte du *New York Herald*, édition de Paris. Il y fit paraître ses impressions, après une assez brève excursion au Canada, et l'hebdomadaire canadien reproduisit volontiers ces pages correctes, parfois même attrayantes ⁴⁴. Notre voyageur fut particulièrement frappé de voir flotter à Montréal tant de tricolores: il y arrivait le jour même où les Canadiens français fêtaient leur patron, saint Jean-Baptiste !

Marie-Thérèse de Solms, épouse séparée du financier Alexandre Blanc, fut sans doute l'une des plus distinguées parmi les féministes françaises du XIX^e siècle, et certainement la plus raisonnable. Elle avait été l'amie de George Sand et signa de son nom de plume "Th. Bentzon" ⁴⁵, plusieurs romans tombés

⁴³ A. Allais, *Le Captain Cap. — Ses aventures, ses idées, ses breuvages* (Paris, éd. du Mouflon [1943]), éd. de luxe, ill. de Cerutti, p. 43 et *passim*.

⁴⁴ Cf. *Paris-Canada*, 15 septembre et 1^{er} octobre 1904.

⁴⁵ M.-T. de Solms, dame Blanc (1840-1907), prit pour nom de plume le nom de famille de son grand-père maternel, le général comte de Bentzon, gouverneur des Antilles danoises. Sur cette femme de lettres, cf. le petit ouvrage de Mme Paul Fliche, *Madame Th. Bentzon* (Paris, Lethielleux, 1924).

de nos jours dans l'oubli. Son premier voyage en Amérique remontait à 1893, alors qu'elle avait séjourné plus de huit mois aux Etats-Unis. Sa connaissance de l'anglais lui permit de les bien comprendre, et elle sut les expliquer aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*, dont elle était une collaboratrice assidue.

En 1897, c'est le Canada qu'elle visitera, en compagnie de Ferdinand Brunetière et de la femme de celui-ci. Elle avait déjà 57 ans et venait chez les Canadiens, comme elle était allée chez les Américains, dans un but très précis : étudier "la condition de la femme en Amérique". A ce point de vue, ses impressions sont d'une réelle valeur⁴⁶. Pendant la traversée sur la *Champagne*, elle avait eu l'avantage de rencontrer l'érudit abbé Casgrain (il lui parut être "quelqu'un" !) qui lui dit : "Vous voulez connaître la Canadienne ? visitez d'abord nos couvents !" Elle suivit le conseil et s'en trouva bien, pouvant ainsi étudier dès le berceau la Française si chrétienne du Canada. On fera remarquer — ce qui n'est jamais donné au simple touriste — qu'elle "vécut dans l'intimité religieuse et sociale des Canadiens"⁴⁷. Elle-même s'en réjouira, écrivant à une amie : "Je suis gâtée, je vis dans une atmosphère ecclésiastique"⁴⁸.

Mais là ne s'arrêtèrent pas ses curiosités. Elle s'enquit naturellement du mouvement féministe canadien, "lancé par la jeune madame Dandurand" (la femme du sénateur), mais, hélas ! assez mal vu du clergé et favorisé presque exclusivement "par les adversaires de la foi"⁴⁹. Elle fut bien accueillie, d'ailleurs, dans tous les milieux, se vit l'objet de force *five o'clock* et réceptions, dont elle profita pour rencontrer des femmes écrivains : outre Mme Dandurand, qui avait fondé l'agréable revue *le Coin du Feu*, elle vit Françoise, Laure Conan et plusieurs autres. Elle fit ainsi moisson d'une foule de renseignements qu'elle sut utiliser avec discernement : ses livres sont d'une féministe — elle ne s'en cache pas — mais non d'un "bas bleu".

Bien plus sentimentale et mystique nous apparaîtra, six ans plus tard, Thérèse Vianzone. N'avait-elle pas été la "Philothée" de prédilection de feu le père Didon, dont elle venait de publier

⁴⁶ Th. Bentzon, *Notes de Voyage : Nouvelle-France* ... (Paris, C.-Lévy, 1899).

⁴⁷ Paul Fabre, *Paris-Canada*, 15 mai 1899.

⁴⁸ Citée par Mme Fliche, *Madame Th. Bentzon*, 116.

⁴⁹ *Notes de Voyage*, 205.

— un peu prématurément, disait-on — les lettres intimes ? Et, suprême imprudence, elle allait, peu après ce voyage se laisser interviewer par cet indiscret d'Adolphe Brisson : il ferait la genèse de cette amitié spirituelle, que le Père avait voulu rompre lui-même en envoyant sa dirigée en Russie, où elle venait d'enseigner pendant plus de vingt ans. Et le reporter d'insinuer que les meilleures lettres restaient encore à paraître ⁵⁰ !

C'est dire que "Mlle Th. V." comme on l'appelait avec une pointe d'ironie, débarquait en Amérique auréolée d'un certain mystère qui ne devait pas la desservir. Fort bien reçue par les Américains, et en particulier par Mme Roosevelt, femme du Président, elle passa l'hiver dans leur pays, attendant le mois de mars 1904 pour se rendre au Canada. "Quelques fils d'argent sont épars dans ses cheveux. Mais elle dut être belle ; elle l'est demeurée par ce qui ne vieillit pas, par l'expression des yeux, qu'elle a bleus et limpides, et par les lignes du visage..." Telle la dépeint Brisson en 1905, dans sa quarante-septième année ⁵¹. Comme Mme Bentzon, Mlle Vianzone vit s'ouvrir devant elle couvents et évêchés. Ainsi, lorsque l'Archevêque de Montréal, suivant la tradition, fit aux détenus sa visite du Vendredi saint, elle fut autorisée à pénétrer dans la prison.

Mais elle s'intéressait avant tout aux problèmes d'éducation, ayant été invitée, à son retour de Russie, à prendre la direction de l'école dite "La Source", fondée à Auteuil par les bénédictines que la loi de Séparation venait de chasser. Au pensionnat du Sacré-Cœur, elle s'avoue tout heureuse de pouvoir parler du père Didon avec l'aumônier, l'abbé Dupuis, qui avait connu le célèbre prédicateur pendant ses années d'études en Europe. Mais ses prédilections allèrent au "Mont-Sainte-Marie", maison dirigée par la congrégation canadienne de Notre-Dame : là, elle put se mêler aux grandes élèves, les interroger, leur parler de la France... Elle apprécia par-dessus tout la société de la Supérieure, mère Sainte-Anne-Marie, éducatrice remarquable.

Mlle Vianzone fut fêtée par les femmes de lettres du Canada. Elle donna des conférences, ainsi que des causeries plus intimes, parlant naturellement de "l'âme du père Didon" ; mais, tout compte fait, son passage fut trop rapide pour qu'elle pût ensuite esquisser de la vie canadienne un tableau complet. Cependant,

⁵⁰ A. Brisson, *L'envers de la gloire* (Paris, Flammarion, s.d. [1905 ?]). Cf. *Le cœur du Père Didon*, 106-120. Ce Brisson, comme on sait, n'était autre que le "Bonhomme Chrysale" des *Annales*.

⁵¹ *Ibid.*, 107.

"Française et catholique jusqu'aux dernières fibres de mon être", selon ses propres paroles, elle aimait le Canada "avant de le connaître"⁵² et n'en sut dire que du bien.

Rentrant à Paris d'Amérique, où l'avait conduit une tournée de conférences, René Doumic, en 1898, livrait quelques impressions du Canada. Il s'excusait cependant de ne pas décrire le pays, et ajoutait: "J'attendrai que René Bazin ait mis à exécution un projet qu'il caresse depuis longtemps, celui de venir au Canada et de nous en rapporter un de ces livres comme il les sait écrire, où il nous montrera aussi bien les choses avec leur relief extérieur et les gens dans l'intimité de leurs âmes..."⁵³

Or, c'est en 1912 seulement qu'il sera donné à René Bazin de visiter le Canada, alors que, représentant l'Académie, il fera partie de la mission Champlain. Le catholique militant, le monarchiste tempéré qui, de son propre aveu, eût pu prendre pour devise: "Faisons la France chrétienne; Dieu la fera royale s'il Lui plaît"⁵⁴, devait se sentir d'avance en communion de vues et de pensées avec les anciens colons de Louis XIV. L'écrivain régionaliste, auteur des *Noëllet*, de la *Terre qui meurt* et de tant d'autres récits qui célèbrent l'amour du sol et des traditions ancestrales, rêvait depuis sa jeunesse de fouler ce vieux terroir français, si peu changé par un siècle et demi de régime anglais.

Les sympathies canadiennes de Bazin remontaient d'ailleurs assez loin. Natif d'Angers, il était très lié avec les Pavie, dont il allait, après la mort de Victor, acquérir la propriété des Rengeardières. Théodore, dont on n'a pas oublié le voyage romantique de 1829, ne décéda qu'en 1896, alors que Bazin comptait déjà 43 ans. Ils professaient tous deux à la même université, et le vieil orientaliste dut plus d'une fois entretenir son collègue et ami des beautés de l'Amérique française.

Aussi, lorsque le romancier fit paraître dans le *Correspondant*⁵⁵ une de ses premières œuvres, *Ma tante Giron*, il voulut y faire entrer à la fois et le Canada et l'odyssée de Théodore. L'intention était excellente; la réalisation fut moins heureuse: dans le récit, situé en 1828 ou 1829, un jeune Français doit aller vivre "sur les rives du Saint-Laurent", chez un oncle "possédant une colonie dont il est roi" (c'est, évidemment, une

⁵² Th. Vianzone, *Impressions d'une Française en Amérique...* (Paris, Plon, 1906), in-12, 376 p. (2e éd.).

⁵³ R. Doumic, *Impressions du Canada*, dans RDM, août 1898: 101.

⁵⁴ R. Bazin, *Étapes de ma Vie* (Paris, Calmann-Lévy, 1936), 99.

⁵⁵ *Le Correspondant*, oct.-déc. 1885.

réminiscence empruntée à Pavie, qui s'était rendu en Louisiane, chez un oncle d'Amérique établi à la Rivière Rouge). Ce riche propriétaire canadien, au dire du romancier, est à la tête de "trois mille hectares d'un seul tenant, cinquante nègres (*sic* !) vingt chevaux de selle" ...⁵⁶ Passe pour les vingt chevaux et même pour les trois mille hectares, mais quelque ami canadien dut faire remarquer que si, en Nouvelle-France, l'esclavage ne fut pas inconnu, il eût fallu chercher longtemps, sans doute, pour découvrir sur une même propriété, et aussi tard que 1829, tant de nègres bon teint⁵⁷. Aussi, dans la deuxième édition du livre, parue en 1891, Bazin remplaça-t-il les malencontreux noirs par "terres à blé, prairies immenses"⁵⁸.

Celui qui signala à l'écrivain cette méprise fut peut-être l'abbé Paul Bruchesi, futur archevêque de Montréal. Quoi qu'il en soit, nous voyons Bazin, dès 1884, faire une visite à l'abbaye désaffectée de Solesmes en compagnie de ce prêtre canadien⁵⁹, qui l'accueillera vingt-huit ans plus tard dans sa Métropole. Réciproquement, le prélat profitera de ses voyages *ad limina* pour aller saluer au passage son ami angevin.

Le romancier ne perd aucune occasion de se documenter sur ce pays qui l'intéresse déjà au plus haut point. Vers 1896, nous le voyons collaborer à la *Revue canadienne*. Des éducateurs de Nancy lui demandent-ils, en 1910, un livre de lecture courante ? Bazin leur offre *La Douce France*, où il insère, sous la rubrique : "La France au-delà des mers", deux essais : l'un sur les mœurs et coutumes des Canadiens, l'autre, intitulé "Une fête à Montréal", qui rappelle l'exploit du jeune Dollard des Ormeaux sacrifiant sa vie, en 1660, pour sauver Ville-Marie d'une attaque iroquoise⁶⁰.

⁵⁶ R. Bazin, *Ma tante Giron* (Paris, Retaux, 1886), in-12, 245 p. Ed. originale.

⁵⁷ On est mieux renseigné aujourd'hui sur cette question, grâce aux importants travaux de M. Marcel Trudel sur *l'Esclavage au Canada*. Il reste cependant que, par rapport aux noirs, les indiens étaient deux fois plus nombreux. Aucun propriétaire n'aurait pu se payer le luxe de 50 nègres !

⁵⁸ *Ma tante Giron* (Paris, Calmann-Lévy, 1891), in-12, 309 p., 2e éd. corrigée.

⁵⁹ R. Bazin, *Étapes de ma vie*, 1. Feu Mgr Bruchesi était l'oncle de Me Jean Bruchesi, futur ambassadeur, qui donna en Sorbonne (1948) une série de cours sur le Canada. Lors de la mort du romancier, il écrivit pour *La Presse* de Montréal la belle vie de René Bazin, article reproduit par les *Amitiés catholiques françaises* du 15 octobre 1932.

⁶⁰ R. Bazin, *La Douce France* (Paris, de Gigord [1911]), in-8, 112 p. Cf. 116-132.

Bazin était, par ailleurs, très lu au Canada français. Cités comme modèles par les professeurs de lettres, ses livres figuraient dans toutes les bibliothèques du Québec. Aux yeux des Canadiens, ils n'avaient pas le seul mérite — souvent moqué — de pouvoir être mis entre toutes les mains : ils offraient encore de l'intérêt dans l'action, de la vérité dans les caractères, ainsi que cette fraîcheur de style dont le romancier ne se départira jamais, même dans des œuvres tardives comme *Magnificat*. Et l'optimisme quelque peu artificiel de leurs conclusions n'était pas fait pour déplaire à des Canadiens, si confiants eux-mêmes dans l'avenir⁶¹.

C'est dire que, le 4 mai 1912, l'académicien René Bazin, âgé d'un peu moins de soixante ans, arrivait au Canada précédé d'une solide renommée.

Dans son recueil *Nord-Sud*, publié dès 1913, il a consacré un chapitre, intitulé *Paysages d'Amérique*, aux croquis rapportés de là-bas. Il se défend d'avoir voulu faire autre chose : "Je n'écris pas un livre, mais des notes où le paysage a la plus grande part"⁶². Paysages, soit, mais paysages singulièrement animés par la présence de villageois qui travaillent, qui prient, qui parlent, et dont il cherche l'âme sous des dehors peut-être un peu rudes. Car, s'il aime les villes, s'il admire Montréal du haut de sa colline, s'il ne trouve "rien de plus français, même en France, que Québec", René Bazin s'intéresse avant tout aux populations rurales.

A Saint-Laurent, dans l'île de Montréal, il a été reçu chez un gros fermier, frère d'un chanoine de la cathédrale⁶³. Tant de confort, tant de luxe même sous un toit paysan l'a étonné. Mais il a frappé aussi chez de plus modestes cultivateurs. Il n'a

⁶¹ Dans ce concert d'éloges, il n'y eut peut-être qu'une seule voix discordante, et c'était celle d'un critique généralement mieux avisé : Louis Francœur (1895-1941). Il est vrai que ce journaliste, l'un des plus distingués qu'ait produits le Canada, et versé également dans la connaissance de l'anglais comme dans celle du français, s'avéra toujours un ennemi déclaré du régionalisme : n'avait-il pas déjà traité de "porte-bagages" ("luggage carriers") les tenants de cette doctrine littéraire ? (*A la manière de...* (Montréal, 1924), 132). A la mort de Bazin, Francœur ne se priva pas d'une sortie contre ce qu'il appelait le roman "rosâtre", accusant l'auteur, malgré ses "bonnes intentions", d'avoir été "aussi ennuyeux que prolifique", d'une "évidente indigence de pensée, d'une valeur apologétique nulle" (Cit. tirée des *Pamphlets de Valdombre*, avril-mai 1941 : 381). Ce jugement catégorique nous paraît procéder d'un de ces irréductibles partis pris dont le *de cujus* était assez coutumier.

⁶² R. Bazin, *Nord-Sud*, 52.

⁶³ Il s'agit de la famille Cousineau.

pas procédé par surprise comme Jules Huret: parfois, il était annoncé, parfois, non. Rendu dans la place, il n'a garde de se hâter. Il laisse se dissiper la gêne du premier contact, puis, peu à peu, l'"habitant" se livre à lui dans tout son naturel. Et, observateur minutieux, Bazin note tout: décor de la vie, meubles, tentures, fleurs, puis, à table, où il faut bien passer, la propreté de la nappe, les plats et leur apprêt, les attitudes, la conversation déjà plus vive qu'au salon...

Voilà ce que chacun peut lire dans *Nord-Sud*. Mieux partagé, nous avons eu en mains les carnets de route, absolument inédits, du voyageur⁶⁴. Là, au gré des circonstances, il inscrivait ses appréciations personnelles. Peu nombreuses, elles sont souvent pénétrantes, en tout cas d'une parfaite indépendance, et concernant plutôt les gens des villes, les bourgeois. Crainte de se tromper, l'écrivain faisait confirmer ses observations par ses amis. Certaines sont, en effet, suivies des mentions: "Demandé à Mgr"⁶⁵, "confirmé par le baron d'H."⁶⁶, et autres semblables⁶⁷.

C'est ainsi que, suivant la prédiction de Doumic, Bazin nous livre à la fois le relief des choses et l'âme des humains... Ajoutons que ces feuillets intimes nous révèlent encore que l'auteur des *Oberlé* rentra en France avec un projet de roman canadien. On y trouve comme une ébauche de ce récit, dont la première idée lui était venue en visitant la propriété de madame Forget, à Senneville, face au lac des Deux-Montagnes, dans un site de rêve. C'eût été apparemment l'histoire d'un père vivant dans la province de Québec et de ses deux enfants, un fils et une fille, établis

⁶⁴ Dans *Un romancier de la vieille France: René Bazin* (Calmann-Lévy, 1936), M. le comte Tony Catta, gendre de Bazin, n'a pas eu à parler longuement des voyages de son beau-père. Par contre, c'est grâce à sa bienveillante intervention que nous avons pu obtenir de M. Rémy René-Bazin, héritier des papiers de l'écrivain, communication de ces précieux carnets. Qu'ils soient ici tous deux remerciés.

⁶⁵ Mgr Bruchesi, évidemment.

⁶⁶ Le baron d'Hallewyn, alors attaché au consulat de France. Décédé en 1950.

⁶⁷ Nous donnerons ici, à titre de curiosité, quelques-unes de ces appréciations. Un jour, on dîne chez sir A.-B. Routhier... On y a mangé, paraît-il, "des perdrix (lagopèdes) tuées en octobre 1911". Et l'hôte de dire en passant: "Nous descendons de paysans, mais qui souvent avaient été gentilshommes." Bazin d'ajouter en *aparté*: "Il en a l'air!"

Cérémonie à la cathédrale: "Sermon remarquable par le curé, l'abbé Gauthier. Sûreté élégante. L'orateur nous prie d'aider le Canada. Puis il parle du péché originel, citant de très belles choses".

dans l'Ouest canadien . . .⁶⁸ . . . Pourquoi le livre ne fut-il jamais écrit ? La guerre, survenue deux ans plus tard, orientera l'activité de l'académicien vers des buts exclusivement patriotiques ; puis, ce sera le succès de *Maria Chapdelaine*, auquel, comme nous le verrons, Bazin contribua dans une large mesure.

Mais, s'il ne fit pas le roman, le grand écrivain régionaliste demeura jusqu'à sa mort l'ami des Canadiens et leur invité d'honneur chaque fois qu'ils se réunissaient à Paris.

(à suivre)

ARMAND YON

⁶⁸ Voici un autre passage (inédit) des Carnets qui eût pu être utilisé dans le roman : "Lac des Deux-Montagnes : Allée centrale, bord du lac, vue exquise. Découpures fuyantes, teintées, au ras de l'eau ; des anses, des îles, des bords lointains et, par endroits, illuminés. L'eau, où s'allument des étincelles qui durent. Bruits d'un canot à pétrole, au loin, dans le soir qui tombe."